

L'événement de la ville et l'événement esthétique dans la ville

Chris Younès

DANS **L'OBSERVATOIRE 2012/2 N° 41**, PAGES 41 À 44
ÉDITIONS **OBSERVATOIRE DES POLITIQUES CULTURELLES**

ISSN 1165-2675

DOI 10.3917/lobs.041.0041

Date de mise en ligne : 01/01/2017

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-l-observatoire-2012-2-page-41?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Observatoire des politiques culturelles.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [Cairn.info/copyright](http:// Cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

QUESTION 7

COMMENT LA VILLE RENOUVELLE-T-ELLE LA CULTURE ?

Observatoire des politiques culturelles | Téléchargé le 18/05/2026 sur <https://shs.cairn.info> (IP: 79.158.216.96)

L'ÉVÉNEMENT DE LA VILLE ET L'ÉVÉNEMENT ESTHÉTIQUE DANS LA VILLE

Chris Younès

Hannah Arendt soutient que c'est l'événement qui éclaire son propre passé bien plus que son propre passé ne l'expliquerait. Il apparaît comme un fait spontané à l'égard de la série qui le porte mais, une fois produit, il jette sur elle une lumière qui le rend intelligible. Ainsi l'événement s'inscrit dans une sorte de détermination à rebours.

Cela se vérifie notamment dans le cas de l'événement esthétique qui se présente essentiellement comme un fait de communication. Il est impossible de se faire une idée de l'avenir d'une œuvre au moment où elle est produite. Il n'y a, en effet, d'œuvre esthétique que dans la mesure où il y a échange entre le producteur et le récepteur. C'est en réalité ce dernier qui authentifie l'œuvre en la reconnaissant comme telle, c'est-à-dire en en reconnaissant la valeur. Ainsi le centre Beaubourg ou le Palais de Tokyo ne peuvent se départir de « leur public » ; ils ne sont ce qu'ils sont que par l'intérêt qui les entoure.

Ce qui définit l'événement est d'abord son autonomie relative eu égard à ce qui le précède ; mais aussi et surtout l'impulsion nouvelle qu'il donne ou la dynamique qu'il suscite et autour desquelles d'autres faits et d'autres événements vont s'organiser et s'ordonner. Tout semble donc se passer comme si ce n'est pas l'histoire qui fait l'événement ou qui l'« amène », mais l'événement qui crée l'histoire. Celle-ci apparaît comme une succession monotone de « faits ordinaires », une sorte de gestion du quotidien : Hegel dit qu'« elle peint du gris sur du gris ». Puis un jour, quelque chose d'extraordinaire advient et l'événement apparaît comme une rupture de la chaîne, une suspension de la grisaille par un point éclatant.

En même temps, l'événement est-il totalement indépendant de ce qui l'a précédé ? On ne saurait le dire car il a été préparé par

d'autres faits antérieurs. Avant qu'il n'arrive, l'événement était déjà là, considérait Hegel. Certains ajouteraient qu'« il était dans l'air », tel l'orage suspendu à l'humidité et la chaleur. Les facteurs qui l'ont suscité étaient là avant son avènement. L'événement est donc une combinaison, une mise en relation de faits, qui étaient imprévisibles. Il est contenu dans la série qui l'amène et en dépend étroitement, mais il y est irréductible. Il la dépasse c'est-à-dire qu'il en porte les marques, en conserve les traces mais les réorganise et les réordonne d'une manière inédite.

LA VILLE COMME ÉVÉNEMENT CULTUREL TRANSFORMATEUR

Examinée à travers la catégorie de l'événement, la ville paraît confirmer durablement cette analyse. D'abord, elle est l'événement même dans l'histoire de l'humanité, dans la mesure où l'homme, animal bipède, apparu dans la nature, n'était nullement destiné nonobstant ce qu'en dit Aristote, à vivre dans la Cité. Les hommes ont longtemps erré avant de s'organiser en société civile et de bâtir des villes. La citadinité, l'urbanité, la société de droit est donc peut-être la plus grande révolution que l'homme ait connue jusque-là à travers sa longue histoire. Elle est aussi la vie de l'événement en ce qu'elle a été un lieu d'innovations et d'inventions, qu'elles soient culturelles, scientifiques, techniques, sociales ou politiques. Pourtant, elle doit affronter désormais l'épuisement

des milieux et des personnes, non seulement en raison de la fatigue occasionnée par la vie urbaine mais aussi en raison des conditions d'inhabitabilité qui s'accroissent. Le processus d'uniformisation des territoires qui s'accélère, exerce une forte violence alors que l'humanité, depuis toujours, s'est caractérisée par la grande diversité de ses manières d'habiter¹. Lorsqu'ils ont abordé la grande ville du XIX^e siècle ou du début du XX^e, Baubourg, Simmel et Benjamin ont mis l'accent sur les expériences qu'elle suscitait, sur les manières dont les corporités et les socialités étaient affectées, sur une économie affective et des pratiques définissant une façon de vivre. Ils ont, avec Nietzsche et Freud, souligné à quel point le monde, produit par une certaine modernité, est pauvre en expérience. De plus, la ville qui semblait pouvoir favoriser la liberté des individus, les éloignant du joug des servitudes et des replis en leur offrant la possibilité de confrontation à l'altérité, s'avère de plus en plus aliénante. Nombre de voix comme celle de Mike Davis², dénoncent la catastrophe urbaine contemporaine, puisque partout prolifèrent les ségrégations, les pauvretés, les pollutions.

LE SEUIL CRITIQUE DE L'ESPACE PUBLIC

Au cœur de la démocratie de masse, les contradictions de l'espace public médiatisé³ se conjuguent avec celles des lieux. L'urbanité du milieu urbain se situe à un

“Le processus d’uniformisation des territoires qui s’accélère, exerce une forte violence alors que l’humanité, depuis toujours, s’est caractérisée par la grande diversité de ses manières d’habiter.”

Document téléchargé le 18/05/2026 sur <https://shs.cairn.info> (IP: 78.38.216.96)

seuil critique, à la fois en décomposition et recomposition. L’émotion, la contagion affective de la vie urbaine sont associées aux flux des déplacements, aux sensations éphémères, aux moments de communion autour de la musique, du sport, des fêtes, des spectacles... Pulsionnel, commutation des désirs, jeux de signes y sont exacerbés. Ce sont toutes les évolutions des modes de vie de l’«homo urbanus»⁴ qui se superposent et en brouillent les figures. Des expériences pauvres et uniformes réduisent les humains à une masse homogène vivante mais ne favorisent pas une société d’hommes libres. De fait, l’espace public est mis en crise par les effets des mutations en cours. Son articulation physique est en question ainsi que la production d’espaces urbains du vivre ensemble qui, soumis à des luttes de pouvoir, resteraient capables de résister aux seules logiques de la séparation, de la fonctionnalité ou au triomphe du profit. Ce qui n’est pas simple étant donné l’épuisement de l’en-commun, ramené, au mieux, dans la plupart des cas, à de l’être-avec⁵.

Ces territoires de l’urbain contemporain, dénommés parfois « après-ville », hyper ou méta-polis, se présentent comme des espaces éclatés. Une situation se trouve extrémisée : chacun est dans sa bulle contenue dans d’autres bulles, depuis l’utérus jusqu’à l’internet en passant par le couple et la ville, explique Peter Sloterdijk qui insiste sur la réalité d’un milieu hyper relationnel paradoxal, une « écume », se demandant « comment discerner les bulles imbriquées dont se compose l’écume de nos villes »⁶.

L’ÉVÉNEMENT ÉCOESTHÉTIQUE COMME RÉGÉNÉRATION DES MILIEUX HABITÉS

En même temps, un changement de paradigme se profile dans le sens de la quête d’une nouvelle alliance ; ce dont témoignent de nombreux ouvrages de la fin du XX^e siècle⁷. Le faire-ville se trouve repensé : l’écologie, la réduction de la consommation, le souci du viable, du vivable, de l’équitable, représentent des conceptions et des pratiques par lesquelles la cité semble se remettre en cause, interpellé son histoire et son mode de développement, interroger sa propre existence et ses capacités de métamorphoses. Hannah Arendt nous convie à envisager l’événement esthétique comme une incitation à l’échange et à la parole. En suscitant l’émotion – qui ébranle, secoue et aiguise les sens –, il éveille la conscience tout en créant les conditions de la rencontre ; la beauté et le jugement esthétique ouvrant un espace commun prépolitique⁸. Car les œuvres, « patrie immortelle des mortels », ont la propriété de faire tenir un monde commun en rappelant l’existence des paroles et des actions des hommes autrement volatiles. Elles restent accessibles et ont une vie qui viendra de ceux qui les rencontrent, assurant de la sorte une forme de permanence, puisque le temps de l’œuvre est très différent de celui des cycles des matériaux ou de la matière. D’une certaine manière se trouve modifié le travail destructeur et inexorable de l’universelle dégradation.

Dans la résistance à l’ampleur que prend de plus en plus le développement insoutenable basé sur les logiques financières et sur le cycle aliénant de la production et de la consommation, l’ouverture d’alternatives pratiques créatrices s’avère donc décisive⁹, visant à recycler, réutiliser, alors même que cette attitude semblait caractériser les sociétés vernaculaires préindustrielles, ou les sociétés de pauvreté. Dans ce processus, l’art a le pouvoir de faire advenir d’autres formes écoesthétiques et écoéthiques de cohabitation et de coexistence. Les changements de regard s’avèrent déterminants. Nombreux sont ceux qui s’y engagent. Ainsi le groupe pluridisciplinaire Stalker, qui se définit comme « un laboratoire d’art urbain », a-t-il mis en place un observatoire nomade. Leurs prospections des territoires périurbains et des centres-villes, notamment à partir des vides, des friches, des délaissés, rendent visible une ville invisible : des pratiques sociales en marge, des formes de nature masquées par la ville légitimée, instituée. Ainsi dans ses projets architecturaux et artistiques, Didier Faustino qui se centre sur le corps dans l’espace met en scène des expériences et des situations limites, en portant un regard critique sur les traitements d’oppression et de non-partage liés à cette société et en situant l’architecture comme « un outil pour exacerber nos sens et aiguïser notre conscience de la réalité ». La lutte et les paradoxes sont d’envergure, comme le souligne Guy Tortosa¹⁰ à propos de la pièce de Jacob Gautel et Jason Karaindros, « Le détec-

“Régénérer les milieux habités, c’est insister sur ce qui est entre les choses et les êtres comme sur ce qui devient, c’est ménager et recréer à la fois.”

teur d’anges » (1994), en commentant en 1997 le travail des deux artistes : « Jakob Gautel et Jason Karaindros appartiennent à une communauté d’artistes qui, en dépit de la précarité économique ambiante – on devrait plutôt dire grâce à elle – ont fait le choix de travailler dans l’espace public, dans les courants d’air, à distance respectueuse des lieux préparés pour les recevoir... Entre leurs doigts la pauvreté est richesse, elle atteste un choix, elle est l’expression d’une solidarité et d’une interprétation généreuse du monde. Leurs œuvres sont écologiques car elles sont faites de peu de choses et occupent un espace restreint, un espace dont l’esprit et le rêve constituent la véritable étendue. J’apprécie en particulier que leurs œuvres n’attendent pas pour “avoir lieu” les autorisations administratives ou les commandes publiques. » Présentée dans diverses expositions et dans la collection du FNAC (Fonds national d’art contemporain), cette œuvre n’a cependant jamais été installée dans un espace public : « comme si cette petite balise était trop

simple ou trop fragile pour prendre place dans la ville... Pour prendre place dans l’espace public, il faut être reconnaissable, homogène et consensuel, il faut répondre aux normes de nettoyage et de sécurité, avoir un caractère indestructible et résister aux tags... », constate Nicolas Michelin¹¹.

Ces interrogations sont à mettre en perspective avec la prégnance d’une préoccupation éco-existentielle qui attire l’attention à la fois sur les données culturelles et sur les conditions de milieux du vivant. Ce sont à de nouvelles manières de penser et de faire que nous sommes désormais invités. Car régénérer les milieux habités, c’est insister sur ce qui est entre les choses et les êtres comme sur ce qui devient, c’est ménager et recréer à la fois. Cette écologie engage des rythmes d’un autre type entre humain et non humain, diversités naturelles et culturelles, urbain et agriculture ; en fait, elle nous engage à une autre manière politique et esthétique de vivre ensemble. Ce qui constitue la matière du coexister et de l’habitabilité.

Bref, de l’art de s’envisager au monde et de le configurer. L’éveil esthétique peut être fulgurant, mettant en demeure d’exister¹².

Chris Younès

Professeure des écoles d’architecture (Paris la Ville et ESA), directrice du laboratoire GERPHAU (Philosophie Architecture Urbain) UMR MCC/CNRS 7218 L’AUE (Architecture Ville Urbanisme Environnement), et du Réseau PhilAU (Philosophie Architecture Urbain).

PARMI LES OUVRAGES DE CHRIS YOUNÈS

- ▶ *Art et philosophie – Ville et architecture*, (dir. C. Younès), La Découverte, 2003 ;
- ▶ *Henri Maldiney. Philosophie, art et existence*, Éditions du Cerf, 2007 ;
- ▶ *Habiter, le propre de l’humain*, avec Th. Paquot et M. Lussault, La Découverte, 2007 ;
- ▶ *Le territoire des philosophes*, avec Th. Paquot, La Découverte, 2009 ;
- ▶ *Architecture des Milieux*, avec B. Goetz, Le Portique, 2010 ;
- ▶ *Espace et lieu dans la pensée occidentale. De Platon à Nietzsche*, avec Th. Paquot, La Découverte, 2012.

L’événement de la ville et l’événement esthétique dans la ville

NOTES

- 1- M. Lussault, Th. Paquot, C. Younès (codir.), *Habiter, le propre de l’humain*, Paris, la Découverte, 2007
- 2- Mike Davis, *Le pire des mondes possibles. De l’explosion urbaine au bidonville global*, [Planet of Slum, éd. Verso, 2006], trad. Jacques Mailhos, Paris, La Découverte, 2007
- 3- D. Wolton, « Les contradictions de l’espace public médiatisé », in *Hermès. Communication. Cognition. Politique* n° 10 CNRS, Paris, 1991.
- 4- Thierry Paquot, *Homo urbanus*, Paris, Éditions du Félin, 1990.
- 5- « L’“avec” est sec et neutre : ni communion, ni atomisation, seulement le partage d’un lieu, tout au plus un contact ; un être ensemble sans assemblage. » J.-L. Nancy, *La communauté affrontée*, Paris, Galilée, 2001, p. 43.
- 6- P. Sloterdijk, *Écumes, Sphères III (Sphären III – Schäume, Plurale Sphärologie*, Suhrkamp-Verlag Frankfurt, 2004). Trad. Olivier Manoni, Paris, Maren Sell Éditeurs, 2006.
- 7- Rappelons-en quelques-uns très emblématiques : Hans Jonas, *Le principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique [Das Prinzip Verantwortung (1979)]*, trad. J. Greisch, Paris, Éditions du Cerf, 1990 ; Le rapport Brundtland [1987, Commission « environnement

- et développement » de l’ONU : *Our Common future*, traduit *Notre avenir à tous*, Québec, Éditions du Fleuve, 1988 ; Félix Guattari, *Les trois écologies. L’espace critique* [Paris, Galilée, 1989] ; Michel Serres, *Le contrat naturel* [Paris, Champs Flammarion, 1992].
- 8- H. Arendt, *Qui est-ce que la politique ?*, trad. S. Courtine-Denamy, Paris, Seuil, 2001, p. 200.
 - 9- Résistance et création sont liées comme l’a expliqué Deleuze lors de sa conférence à la FEMIS, 1987.
 - 10- Dans le texte *Un devoir d’imagination accompli*, pour l’exposition « *Par moments* », commissaire Guy Tortosa, à l’IESA, Paris, décembre 1997.
 - 11- Nicolas Michelin, « Un ange passe », in *Art et philosophie, ville et architecture* (dir. C. Younès), Paris, La Découverte, 2003, p.142.
 - 12- « L’apparaître d’une œuvre d’art ne confirme ni les anticipations d’un projet ni l’espoir d’une attente. Il est un événement, un événement transformateur... Il ouvre un monde et une forme de présence inédite. » Henri Maldiney, *Ouvrir le Rien, l’art nu*, La Versanne, Encre Marine, 2000 et H. Maldiney in *Ville contre-nature* (C. Younès dir.), Paris, la Découverte, 1999, p. 26.